

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	37 (1892)
Heft:	4
Artikel:	Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot [suite]
Autor:	Boogaard
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-348200

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXVII^e Année.

N° 4.

Avril 1892

Les Suisses au service de France et les mémoires du général baron de Marbot¹.

(Suite)

Ce passage de la Polota eut lieu sans obstacle; les Russes, après avoir débusqué de Gromy un poste de la division Maison, déployèrent leurs colonnes, la droite à la Polota près le village d'Amermia, la gauche à la route de Witebsk près de la tête de pont française de Struwnia.

Les Bavarois firent feu hâtivement de leur artillerie et refoulèrent la gauche russe qui prétendait s'appuyer à la Duna. La redoute n° 9, bien garnie d'infanterie, donna aussi des feux efficaces. Cela permit au maréchal, dont la droite était tournée et allait être prise à revers, de changer son ordre de bataille et de faire opérer un changement de front à droite par les divisions Maison et Legrand. Après avoir traversé leur camp, ces deux divisions vinrent former leur nouvelle ligne face en arrière, de manière à appuyer la gauche de la division Legrand à la redoute n° 7, où peu d'instants auparavant se trouvait sa droite, et après avoir laissé sur leur ancien front tous leurs postes et une partie de leur artillerie, pour contenir les troupes russes qui se présenteraient par les routes de Newel et de Sebej.

Pendant ce mouvement, une vigoureuse charge de deux escadrons, sous le commandant Curely, eut un brillant succès contre l'avant-garde du général Balk, avec laquelle se trouvait momentanément le commandant en chef russe. Ce dernier fut même capturé avec une douzaine de canons ; mais Curely ayant été à son tour chargé par des forces supérieures, fut ramené et dut lâcher ses prises. Replié sur les deux escadrons de cuirassiers du 14^e régiment qui couvraient la droite de la division Maison, ces cavaliers rendirent encore de précieux services pendant les nombreux combats de la journée, mais sans retrouver la bonne fortune qui avait marqué leur début.

De chaudes affaires eurent lieu sur le front des divisions Mai-

¹ Voir nos numéros de janvier, février et mars.

son et Legrand, surtout aux abords des redoutes 7, 8 et 9 qui furent plusieurs fois prises, perdues, reprises et reperdues par les troupes du général Berg. Les régiments de Perm, de Mohilew, de Swesk, les chasseurs à pied des 25^e et 26^e, les hussards de Grodno firent là de sérieuses pertes. St-Cyr en fit aussi, mais moins grandes et en maintenant, en somme, toutes les positions principales des 6^e et 8^e divisions¹.

Toutefois rien n'était encore décidé. Toute la droite russe, sous le prince Iachwill, restait inactive et c'était déjà 3 heures après-midi. Ne pouvant s'expliquer cette inaction, qui contrariait vivement l'espoir fondé sur le piège qu'il croyait avoir adroitement tendu par la division Merle à la droite russe, St-Cyr l'interpréta comme une ruse qu'employait à son tour Wittgenstein pour amener les Français à dégarnir leur gauche au profit de leur centre, ce qui permettrait aux Russes de déboucher en forces par la route de Sebej.

Aussi il ne retira pas un homme de la division Merle, se bornant à attendre qu'il plût aux Russes de marquer, par une action quelconque, un changement dans la situation respective sur ce point. C'est ce qui arriva vers 4 heures de l'après-midi seulement.

A ce moment l'avant-garde du prince Iachwill, aux ordres de Wlastof, déboucha avec 4 bataillons, 8 escadrons et 6 canons, suivis de la division Sazonof, contre la division Merle, qui attendait cette attaque depuis 6 heures du matin. Bien qu'elle ne put opposer que quatre mille hommes aux 15 mille lancés contre elle, et bien qu'on lui eût recommandé d'éviter tout engagement sur le terrain où elle était échelonnée et de se replier en arrière des redoutes n°s 4, 5 et 10, elle ne sut contenir son plaisir d'en venir enfin aux mains. « Après avoir retiré son premier échelon, elle mit plus d'ardeur à marcher au devant des Russes que ceux-ci n'en faisaient paraître pour l'attaquer », dit le maréchal St-Cyr dans ses Mémoires. (III. p. 151.)

Ce fut là, il faut le reconnaître, une faute manifeste de la 9^e division, et très regrettable en ce qu'elle fit manquer une des

¹ Le maréchal St-Cyr cite entr'autres comme s'étant glorieusement conduits dans cette circonstance les régiments 2^e, 34^e et 11^e léger (dont le bataillon valaisan) et les deux escadrons belges du 14^e cuirassiers, de la division Maison, n° 6, et les 26^e léger, 56^e et 19^e de ligne de la division Legrand, n° 8, autour de la redoute n° 7. — En outre, St-Cyr avait été gravement blessé au pied, près du lac Volof; mais après l'extirpation de la balle et un premier pansement, il avait continué à commander sur le champ de bataille.

combinaisons les plus avantageuses du plan de St-Cyr, celle d'abîmer de feux bien préparés toute l'aile russe assaillante, et nous ne devons pas cacher ici qu'on l'attribua généralement à nos compatriotes. « Les généraux ne purent expliquer ce mouvement, dit le maréchal St-Cyr dans les Mémoires précités (même page 151), qu'en supposant que les Suisses, qui s'étaient presque toujours trouvés en réserve, et n'avaient pas autant participé que les autres troupes aux affaires du 2^e corps, s'étaient faussement imaginé que l'on n'avait pas en eux la même confiance ; en sorte qu'ayant trouvé une occasion de moutrer leur bravoure, ils n'avaient pas voulu la laisser échapper, et s'étaient engagés d'un mouvement spontané. »

Tout en admettant cette explication, qui n'a rien de déshonorant, nous croyons qu'elle peut être complétée par une autre circonstance atténuante. C'est que l'ordre de se retirer aux premiers feux datait du 17 au soir, réitéré le 18 à 6 heures du matin. Cet ordre ne fut probablement pas renouvelé pendant la journée du 18. Aussi, après la longue et chaude action que la division Merle entendit sur sa droite et au loin sur ses revers, elle put bien croire que les prévisions du matin étaient changées ; qu'il ne s'agissait plus de l'employer comme réserve, puisqu'elle se trouvait de beaucoup en première ligne, et que tenir ferme son terrain, au moyen d'un vigoureux coup offensif, dont on avait une belle occasion, devenait le programme tout naturel. Ainsi l'action partit toute seule, engagée par les avant-postes, comme cela se produit souvent. Il est certain d'ailleurs que si St-Cyr n'avait pas été empêché par sa blessure d'aller diriger en personne la manœuvre un peu compliquée de sa gauche, les choses se seraient passées plus conformément à ses ordres.

Au fond le mal ne fut pas grand, comme on le verra, puisque le danger qui décida des opérations ultérieures vint de la rive gauche de la Duna, non du front de Wittgenstein. Aussi, ce point acquis, on peut même se demander si la désobéissance accidentelle de nos compatriotes par excès d'ardeur et de bravoure ne fut pas un peu le fait d'une divination vraiment merveilleuse. N'auraient-ils pas eu le pressentiment qu'un de leurs camarades, devenu plus tard général éminent et pair de France, les accuseraït d'avoir marqué les bords de la Duna par une fuite émouvante ? Le bruit que fit leur incartade du 18 octobre a répondu d'avance à cette fausse assertion en ce qu'elle avait d'attentatoire à leur honneur militaire.

Quoiqu'il en soit, la 9^e division était au feu. • Elle croisa bien-tôt la baïonnette, dit le maréchal St-Cyr — dont il vaut la peine de citer textuellement les paroles — et la mêlée qui suivit ce faux mouvement fut aussi sanglante que prompte.

• Après avoir culbuté la 1^{re} colonne ennemie (l'infanterie de Wlastof), la brigade de Candras, composée des 1^{er} et 2^e régiments suisses, fut chargée par la cavalerie et reçut cette charge avec tant de bravoure et de sang-froid, qu'elle la rejeta sur le corps d'infanterie commandé par Sazonof ; mais celui-ci ayant alors achevé la plus grande partie de son déploiement, le prince Iachwill recommença, avec plus d'ensemble et avec tous ses moyens, son attaque sur la 9^e division.

• Pour se conformer à ses instructions, le général Merle ordonnait en vain à ses troupes de se retirer et de prendre la seconde position qui leur avait été assignée : elles étaient déjà trop engagées pour pouvoir exécuter ce mouvement. Elles ne pouvaient être soutenues par l'artillerie des redoutes n°s 4 et 5, parce que, s'étant placées précisément devant leur front, elles en masquaient le feu. D'un autre côté, on ne pouvait les dégager par aucune diversion ; les divisions Legrand et Maison étaient toujours très pressées par Wittgenstein, et la division Merle était elle-même notre réserve, quoiqu'elle fût en ce moment portée en avant de notre ligne, contre l'habitude ou la routine qui fait qu'on place ordinairement ses réserves en arrière. Ce dernier parti peut être sans inconvénients quand on a sur les troupes que l'on combat l'avantage du nombre, ou du moins quand les forces sont à peu près égales ; mais ici nos moyens étaient si faibles que nous étions obligés de les avoir tous en évidence, et que les hommes devaient, pour ainsi dire, se multiplier. Enfin, on le répète, il était impossible de secourir la 9^e division ; et comme elle avait donné en entier (la brigade du général Amey, où se trouvaient les Croates, ayant suivi l'exemple du général Candras et étant aussi engagée qu'elle), elle demeurait réduite, pour se tirer du mauvais pas où elle s'était jetée de son propre mouvement, à sa bravoure et à sa fortune, qui, fort heureusement, ne l'abandonnèrent pas.

• Les Russes ayant essuyé une perte d'hommes considérable, et fait en vain les plus grands efforts pour l'entamer, montrèrent un moment d'hésitation, et effectuèrent un léger mouvement rétrograde, dans l'intention peut-être de se reformer et de réparer le désordre de leurs rangs. Le général Merle en profita pour

tâcher de se retirer par échelons, et de regagner sa position en arrière des redoutes ; mais ce mouvement, si facile lors du débouché du prince Iachwill dans la plaine de Polotsk, n'était presque plus exécutable avec des troupes aussi fatiguées par les attaques qu'elles venaient de repousser. Il devenait également dangereux pour elles de demeurer sur leur position ou de se retirer ; car dans le premier cas, elles restaient exposées aux nouvelles attaques des Russes, qui les auraient immanquablement écrasées, et, dans le second cas, elles ne pouvaient éviter d'être assaillies pendant leur mouvement rétrograde. Elles le furent en effet, comme le seront toujours des troupes obligées de se retirer, l'ennemi étant aussi près d'elles, ayant leurs flancs découverts et exposés à sa cavalerie, et cela après une mêlée aussi chaude que celle qui venait d'avoir lieu.

» Pendant que la division Merle se retirait au pas ordinaire, les troupes légères de l'ennemi, courant sur ses flancs et gagnant ses derrières, arrivèrent avant elle sur la position où elle voulait s'arrêter ; dès lors elle ne put y tenir ; l'ennemi descendait déjà le ravin de la Polota sur sa gauche et pouvait atteindre la ville avant elle. En effet, en précipitant sa marche, elle n'arriva encore que juste à temps pour défendre les retranchements, qui, de ce côté, forment l'enceinte de Polotsk et dominent la rive gauche de la Polota.

» Dès qu'elle eut dépassé les redoutes bavaroises, ces dernières, qui auparavant n'apercevaient que l'extrême gauche des Russes, les découvrant entièrement et les prenant en écharpe, firent dans leurs rangs un ravage épouvantable, ce qui les obligea à se précipiter avec plus de promptitude encore dans le ravin de la Polota ; mais alors ils furent pris en flanc par la mousqueterie et les deux pièces de campagne du retranchement n° 3 (dit des Croates), situé dans un des coudes du ravin, ainsi que par toute l'artillerie de la redoute n° 4, dont on avait sorti les pièces pour les placer en ligne, afin d'allonger le flanc qui battait la vallée. Les feux de cette dernière batterie, qui passaient au-dessus du retranchement des Croates, se croisant avec ceux qui partaient directement des ouvrages de la ville et des batteries bavaroises n°s 11, établies sur la rive gauche de la Duina, occasionnèrent à ces troupes une perte effroyable, mais sans les rebuter.

» Il s'engagea alors dans le bassin de la Polota un vigoureux combat, dans lequel nos troupes et les Russes déployèrent une grande bravoure, et donnèrent nombre de preuves d'intrépidité

et de constance. Ces derniers tentèrent ensuite d'escalader la ville sur deux points différents. Repoussés d'abord, ils revinrent à la charge ; mais la conduite des 1^{er} et 2^e régiments suisses à l'attaque de droite, et celle du 4^e de la même nation et des Croates à l'attaque de gauche, leur fit définitivement abandonner cette entreprise à la fin du jour : favorisés par l'obscurité, ils se retirèrent à la lisière des bois d'où ils avaient débouché pour commencer l'attaque, laissant le champ de bataille couvert des monticules de leurs morts. Le prince Iachwill appuya sa droite vers la Duina en deçà de Kasiovki, et détacha Wlastof au château de Prissmenitsa, pour se lier avec l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par le général Diebitsch, qui avait remplacé le général Balk blessé.

» Le général en chef russe avait aussi retiré la majeure partie de ses forces sur Gromy, où il établit son quartier-général. Cette affaire finit une heure après le coucher du soleil, et termina heureusement cette journée, dans laquelle l'ennemi, malgré son courage et la supériorité de ses forces, non seulement ne fit aucun progrès, mais fut au contraire repoussé avec perte sur tous les points.

» St-Cyr, rassuré sur sa position en avant de la Duina, espéra pouvoir la conserver.....

» Aucun changement ne fut fait dans nos positions ; toutes les troupes restèrent placées comme elles l'étaient à la fin du combat. On était persuadé, d'après les pertes immenses que l'ennemi avait faites dans la journée, qu'il ne serait pas tenté de recommencer ses attaques sur nos positions de la Polota, dont il n'avait pu enlever la moindre partie.

» Le 19, au point du jour, les Russes s'ébranlant sur toute leur ligne, on vint de toutes parts annoncer à St-Cyr une attaque générale ; mais il jugea aussitôt, en voyant leur mouvement, qu'il n'avait d'autre objet que la rectification nécessaire de la position qu'ils avaient été obligés de prendre la veille, à l'entrée de la nuit ; ce qui avait eu lieu naturellement avec un peu de confusion.

» On resta à Polotsk dans une entière sécurité jusqu'à dix heures du matin, qu'un aide-de-camp arriva avec une dépêche du général Corbineau, annonçant qu'il était dans l'erreur la veille, quand par son rapport il avait fait savoir qu'il n'avait en tête que quelques escadrons de cavalerie et trois ou quatre compagnies d'infanterie ; qu'au moment où il écrivait, il avait la certitude

que les forces de l'ennemi en présence de sa brigade se composaient de 5,000 hommes d'infanterie, douze escadrons de cavalerie et douze pièces de canon ; qu'il était vivement repoussé dans la direction de Polotsk. Il terminait en demandant de prompts renforts ; malheureusement il était presque impossible de lui en fournir, tant à cause de l'infériorité de nos troupes devant Wittgenstein que par la difficulté d'en tirer de notre ligne, observée comme elle l'était, sans qu'il s'en aperçut ; cela pouvait devenir pour lui le motif d'une attaque générale. Cependant la circonstance était si impérieuse, qu'il fallut le tenter ; on prit dans chacune des divisions du 2^e corps un régiment d'infanterie, et, pour tâcher de dérober leur mouvement à l'ennemi, on les fit filer le long du ravin de la Polota.

À midi, ces trois régiments, se trouvant réunis et formés derrière le Vieux-Polotsk, se mirent en marche sous les ordres du général de brigade Amey, pour se porter par la route de Roudnia au secours de Corbineau ; de plus, on joignit à cette colonne le 7^e régiment de cuirassiers, commandé par le général Lhéritier, qui, ayant formé l'arrière-garde de Doumerc, avait été laissé en observation sur la rive gauche de la Duina, entre Polotsk et Oula, et avait pu, au moyen de la diligence qu'il avait faite, arriver assez à temps pour la suivre à peu de distance. Wittgenstein n'avait pas vu les troupes se retirer de devant lui ; en les voyant en marche, il put croire que c'était une réserve qui n'avait pas donné la veille, et qui se mettait en mouvement pour se porter au secours de nos corps attaqués sur l'Ouchatsch, dont la canonnade se faisait vivement entendre. On voyait les Russes en observation sur toute leur ligne, particulièrement sur leur droite près la Duina, d'où ils pouvaient le mieux découvrir les mouvements qui s'effectuaient. La plupart de leurs officiers généraux et d'état-major étaient rassemblés sur ce point ; ils expédiaient à chaque instant des ordonnances sur le front de leur ligne, où nous apercevions un grand mouvement qui allait croissant à mesure que le bruit du canon se rapprochait ; ce qui paraissait nous annoncer une attaque immédiate.

« Néanmoins, St-Cyr commençait à espérer que le détachement qu'il avait fait parviendrait à contenir l'ennemi sur l'Ouchatsch jusqu'à la nuit ; il se croyait en conséquence encore assez en mesure pour n'avoir point de désastre à redouter, quand, vers deux heures de l'après-midi, l'aide-de-camp du général Corbineau, arrivant de nouveau à toute bride, annonça que

le corps qui avait attaqué sa brigade et la poursuivait dans ce moment était la 21^e division russe, commandée par Steingell, à laquelle Wittgenstein avait joint quelques détachements de ses propres troupes ; que cette division avait un train d'artillerie considérable, que sa force en infanterie excédait 12,000 hommes ; enfin, que le renfort n'avait pas suffi ; que nos troupes n'avaient pu tenir contre une aussi grande supériorité, et qu'elles étaient en pleine déroute ; de sorte que Wittgenstein, de la droite de sa position où ses officiers généraux étaient toujours en observation, avait probablement avant peu les voir déboucher des bois, parce qu'elles ne devaient plus être qu'à une lieue de Polotsk.

» Quelques instants après on vit arriver les charrettes des vivandières qui avaient suivi la colonne du général Amey, les malades, les blessés, et ceux qui, en pareil cas, s'empressent de les accompagner ; ce spectacle causait beaucoup de joie aux Russes, qui le voyaient aussi distinctement que nous. Nous en apercevions de notre camp les démonstrations, tant elle était grande, surtout dans le moment où ils virent retirer l'artillerie des batteries de la rive gauche, qui flanquaient la ville, et dont ils avaient éprouvé l'effet dans leur attaque de la veille. On était obligé de lui faire exécuter un changement de front pour la placer (sous la direction du général de Wrède) de manière à protéger la retraite de Corbineau, et à battre au débouché des bois les colonnes de Steingell, que l'on s'attendait à voir déboucher d'un moment à l'autre.

» Telle était la position dangereuse où se trouvaient les 2^e et 6^e corps le 19 octobre, à trois heures de l'après-midi. Il n'était plus possible de tirer des divisions le moindre secours pour envoyer aux troupes qui s'efforçaient de contenir la division de Finlande, sans compromettre trop évidemment celles restées devant Wittgenstein ; surtout dans ce moment où l'on voyait sur toute sa ligne, qui décrivait autour de nous un demi-cercle, les dispositions d'une attaque générale et immédiate.

» Plusieurs généraux, entourant le maréchal, lui demandaient l'ordre de commencer la retraite. Le général Aubry, dont certainement le courage et l'énergie ne peuvent être révoqués en doute, était un de ceux qui l'en pressaient le plus, parce qu'en sa qualité de commandant de l'artillerie, c'était la sienne qui devait être la plus pénible et la plus dangereuse. Mais le général en chef, tout en appréciant les dangers de sa situation, s'y refusa

pour le moment, par la persuasion où il était que le moindre mouvement rétrograde qu'apercevrait l'ennemi deviendrait le signal de son attaque, et celle-ci un avertissement aux troupes de Steingell de redoubler d'énergie ; ce qui eût rendu inévitable leur arrivée sur nos ponts, et détruit le peu d'espoir que nous conservions de les contenir jusqu'à la nuit dans les bois en arrière d'Ekimania, hors de la vue de Wittgenstein, qui paraissait n'attendre que le moment où elles déboucheraient pour fondre sur nous.

» D'après l'arrivée inattendue du corps de Steingell, le maréchal reconnaissait bien l'urgente nécessité de faire repasser ses troupes sur la rive gauche de la Duina ; mais il voyait également l'impossibilité d'exécuter cette retraite de jour. Il ordonna en conséquence de se tenir en mesure de l'effectuer à l'entrée de la nuit, sans confusion et sans bruit, et en prenant toutes les précautions nécessaires pour empêcher que l'ennemi ne s'en doutât. Il devait encore s'écouler environ une heure et demie avant que le plus petit mouvement pût commencer, ce qui, dans la situation où l'on se trouvait, paraissait bien long à tout le monde.

» Le général en chef tira bien des fois sa montre pour voir combien il restait encore de temps à attendre l'obscurité sur laquelle se fondaient toutes ses espérances. Enfin une brume épaisse fit devancer d'un quart d'heure le moment où elle devait arriver, ce qui parut à tous un avantage immense. Pour comble de bonheur, nos troupes, dans les bois d'Ekimania, sentant le danger auquel une plus longue retraite allait exposer toute l'armée, avaient redoublé d'efforts, et malgré leur infériorité, étaient parvenues à forcer l'ennemi à s'arrêter à une lieue environ de Polotsk, où il avait pris position.

» La canonnade et la fusillade avaient cessé dans cette partie depuis près d'une heure, quand St-Cyr commanda au général Aubry de faire commencer le mouvement rétrograde à toute l'artillerie.

» Comme on l'a déjà fait observer, celle-ci était considérable, hors de proportion avec la force actuelle des corps, et avait d'autant plus besoin de prendre l'avance, que les pluies, ayant considérablement endommagé les chemins, obligaient à doubler les attelages des pièces pour leur faire gravir une rampe qui se trouvait en deçà des ponts et qui formait l'encaissement de la Duina ; cette rampe était d'autant plus rapide que dans cette saison la rivière est très basse.

• Ce travail, bien dirigé, était en bon train ; l'infanterie la plus éloignée, celle de la division Legrand, allait commencer son mouvement, quand, par un excès inconcevable de stupidité, un des chefs de cette division, sous prétexte de ne pas laisser l'ennemi profiter du travail de ses soldats, fit mettre le feu à leurs baraqués, qui étaient en effet plus belles et plus grandes que les habitations des paysans russes. Un vaste incendie éclata tout à coup, et avec la rapidité de l'éclair se répandit d'une extrémité à l'autre de nos camps, soit que la flamme eût été portée par les vents, soit que par esprit d'imitation le feu eût été mis sur d'autres points.

• Aussitôt que les Russes aperçurent l'incendie, ils jugèrent que l'armée se retirait, coururent aux armes et se précipitèrent sur nos positions avec l'ardeur de gens qui croient n'avoir qu'à se présenter pour prendre des fuyards et des canons ; mais ils furent étrangement surpris de la bravoure froide avec laquelle on les reçut, et de se voir repoussés partout avec une intrépidité qui les obliga de mettre plus de mesure, d'ordre et de prudence dans leurs nouvelles tentatives.

• St-Cyr ordonna que, malgré cette première attaque et toutes celles qu'ils pourraient effectuer encore, on n'en continuât pas moins la retraite. Il avait prescrit à la division Merle de garder le front entier de la ville pour protéger le mouvement rétrograde des divisions Legrand et Maisonneuve, jusqu'au moment où cette dernière, après avoir servi d'échelons à celle de Legrand et aux Bavarois, qui occupaient les deux redoutes n°s 4 et 5, serait rentrée dans la ville. Cette division devait alors venir occuper la moitié du développement de l'enceinte, c'est-à-dire tout le front du nord à l'ouest, depuis la porte de Pétersbourg, où elle appuierait sa gauche, jusqu'à la Duina, où s'appuierait également sa droite. Ce mouvement terminé, la division Merle devait se resserrer sur sa gauche et occuper l'autre moitié de la ville. On fit aussi placer du canon dans les redans qui flanquaient la palanquée, quoiqu'ils ne fussent pas achevés et que les fossés se trouvassent un peu avancés. Pour éviter la confusion, un des ponts fut réservé aux troupes et l'autre à l'artillerie.

• Les Russes préludèrent à de nouvelles attaques par le feu le plus violent d'artillerie sur la ville, dans l'espérance de l'incendier, ce que les constructions en bois, qui en formaient la plus grande partie, rendaient facile. Leur but était d'empêcher par ce moyen notre artillerie de se retirer, ou de faire sauter nos cais-

sons de munitions en les obligeant, pour ainsi dire, de passer au travers des flammes ; ils comptaient avec beaucoup de raison sur l'effet des projectiles incendiaires, dont ils lancèrent une grande quantité ; mais ils furent loin de produire tout ce qu'ils en attendaient. L'incendie fut rapide et violent, il se communiqua dans presque tous les quartiers de la ville ; mais comme nos troupes étaient pleines de confiance, il n'y eut point de confusion dans leurs mouvements, et le feu n'empêcha de se retirer ni notre artillerie, ni nos caissons, dont aucun ne sauta.

» On continua de se battre en se repliant, et chaque fois que les Russes tentèrent de faire précipiter la retraite, en cherchant à forcer un point sur lequel ils avaient agglomérés des forces, ils furent repoussés avec perte ; ils ne purent non plus parvenir à enlever de vive force la moindre partie de nos ouvrages, même après que l'artillerie en fut retirée : seulement ils les occupèrent successivement, au fur et à mesure de leur évacuation par nos troupes.

» Après que la division Legrand se fut retirée de ses positions et que les Bavarois eurent quitté les redoutes, le général Maison rentra en ville pour venir, suivant ses instructions, se placer en arrière de la palanque que le général Merle devait lui céder, dans la vue de se resserrer lui-même sur sa gauche et de renforcer d'autant cette partie, où l'ennemi faisait plus d'efforts depuis que les positions en avant se trouvaient évacuées, et que le mouvement de retraite, étant plus prononcé, lui permettait de porter plus de forces sur la ville où nous nous concentrions. Mais l'officier d'état-major chargé d'indiquer au général Maison le point de sa jonction avec la 9^e division ne se trouvant pas à son poste, il en résulta un moment d'incertitude qui faillit nous devenir funeste ; car les Russes suivaient de si près nos troupes, qu'ils auraient pu entrer dans l'enceinte de la palanque en même temps qu'elles, ou du moins y arriver avant qu'elles n'y eussent complètement pris position. Toutefois, après une courte hésitation, le général Maison les fit déployer et prolonger dans l'intérieur de ce retranchement, jusqu'à ce qu'elles joignissent d'un côté leur gauche à la droite du général Merle, et de l'autre leur droite à la Duina.

» Il était bien temps que ce mouvement s'achevât ; car pendant qu'il s'effectuait, une colonne ennemie, incertaine et flottante dans sa marche, longeait la palanque en dehors, cherchant infructueusement une issue par laquelle elle pût pénétrer dans l'intérieur de cette ligne, qu'elle supposait abandonnée.

• Les troupes du général Maison, apercevant alors les Russes comme en plein midi, à la lueur des flammes qui consumaient le quartier le plus voisin, les ajustèrent à bout portant au travers de la palanque, et en firent un grand carnage qui jeta le désordre dans leurs rangs, et les força à chercher avec précipitation un abri dans les maisons situées en arrière de celles qui brûlaient, où le feu n'avait pas encore pénétré, et d'où ils continuèrent la fusillade pendant que les attaques se succédaient sur les autres points. Ils tentèrent à trois reprises différentes de s'emparer de vive force de la gauche de la ville ; mais la bonne conduite de la division Merle, des régiments suisses commandés par les colonels Castella et Raguetli, des Croates et du 113^e régiment, rendirent nuls tous leurs efforts, bien qu'ils y eussent mis une vigueur et une bravoure peu communes...

• Afin d'éviter les longueurs et l'ennui qu'elles occasionnent, je suis obligé de supprimer le récit de beaucoup d'attaques, de peu d'importance par leur résultat, qui eurent lieu de part et d'autre dans cette nuit mémorable ; je ne puis cependant passer sous silence la sortie que fit vers minuit M. le colonel d'Affry : il attaqua et culbuta à coups de baïonnette, sur le pont de la Polota, une colonne nombreuse de Russes, qui, profitant de ce que l'on n'avait pas exécuté l'ordre donné de le faire sauter aussitôt que les troupes et l'artillerie des redoutes l'auraient repassé, s'y précipitaient pour se porter sur le centre de la ville. Ce fut un des points sur lequel les hommes à grandes barbes (comme les nommaient nos soldats), c'est-à-dire les milices de St-Pétersbourg, combattirent avec le plus d'acharnement, et celui de tous où les Russes montrèrent le plus d'intrépidité...

• A une heure et demie du matin, les Russes, s'étant réunis en grand nombre à l'extrême droite de la palanque, où nos sapeurs travaillaient encore à poser les dernières palissades, firent sur ce point une attaque si vive, que la grande batterie placée en arrière du pont, au village du Vieux-Polotsk, fut obligée de tirer, à boulets d'abord, et ensuite à mitraille, pour les contenir. Ils débouchaient des maisons en face de la palanque, et faisaient des efforts inouïs pour l'enlever, afin d'arriver au pont situé en amont qui en était très peu éloigné, et de couper la retraite à la plus grande partie des troupes placées sur les autres fronts de la ville : mais leurs attaques sur ce point important furent aussi infructueuses que les autres ; ils ne purent y pénétrer qu'après que nos troupes l'eurent évacué.

» Vers les deux heures du matin, toute l'artillerie, à l'exception de quelques pièces dont on avait encore besoin pour soutenir la dernière attaque, étant repassée sur la rive gauche de la Duina, le maréchal ordonna aux divisions Maison et Merle d'effectuer aussi leur passage, pour venir se réunir sur la même rive à celle de Legrand. Ces deux généraux, à qui l'ennemi ne laissait pas une seconde de relâche, concertèrent si bien leur mouvement, y mirent tant d'ensemble et de précision, que leurs arrière-gardes respectives arrivèrent en même temps sur les bords de la rivière. Elles y continuèrent encore les avant-gardes ennemis, qui s'y montrèrent presque aussitôt, pendant le temps qui fut nécessaire aux pontonniers et aux sapeurs pour préparer l'enlèvement des radeaux, afin que cette opération pût s'effectuer dès que nos arrière-gardes auraient passé, et par là compléter les travaux si pénibles de cette nuit. Enfin, elles traversèrent la Duina, chacune sur un des ponts, après avoir fait une dernière décharge sur les Russes.

» A trois heures, les troupes des 2^e et 6^e corps étaient réunies sur la rive gauche de la Duina, sans qu'il fût arrivé aucun des accidents fâcheux qu'on avait lieu de redouter : le zèle des officiers de tout grade, ainsi que la bravoure et la constance des soldats, les avaient tous prévenus. Dès que nous n'eûmes plus de troupes sur la rive droite, l'ennemi cessa son feu. Le plus profond silence succéda aussitôt à ces cris de fureur nommés hou ras, qui n'avaient pas discontinué un moment, depuis cinq heures du soir de la veille, sur tout le front de notre ligne, et dont rien n'avait troublé la monotonie que les redoublements qui surve naient toujours sur les points où les Russes faisaient de nouvelles tentatives.

» Nos soldats, exténués de fatigue, se couchèrent comme ils purent sur la nouvelle position qu'ils venaient de prendre ; heureux ceux qui trouvèrent un peu de bois pour se réchauffer avant de s'endormir ! Nous étions au 20 octobre ; et la nuit, comme il est facile de se l'imaginer, le froid était déjà bien vif : de plus, la terre était trempée par les pluies des jours précédents.

» Aussitôt après l'évacuation de Polotsk, St-Cyr s'occupa des dispositions de l'attaque projetée contre le corps de Steingell, ou plutôt des modifications qu'il se trouvait obligé d'apporter à celles qu'il avait arrêtées la veille, quand il avait tant de motifs d'espérer que ses troupes repasseraien la Duina sans combattre.

» Un partie de la division Legrand, qui, ayant passé la rivière la première, avait pu se reposer quelques heures, et n'était pas aussi harassée, était la seule troupe dont on pût disposer ; elle fut mise sous les ordres du général Grundler, pour aller renforcer celles commandées par les généraux Amey et Corbineau, qui la veille avaient contenu le corps d'armée de Finlande.

» Le général en chef, qui ne pouvait diriger cette attaque à cause de sa blessure, aurait désiré en charger le général Legrand ; mais l'état dans lequel la fatigue avait réduit cet officier fut cause qu'il ne put accepter cette mission. Les généraux Merle et Maison étaient, de leur côté, occupés à faire placer les troupes et à pourvoir à leurs premiers besoins, dans le moment où il devenait déjà nécessaire de commencer le mouvement sur Stengell ; de sorte que le maréchal, qui ne pouvait disposer que d'une faible partie de son monde, n'aurait pas eu un lieutenant général pour mettre à leur tête, si M. de Wrède, dont la division était réduite au-dessous de l'effectif d'un régiment, et qui, par cette raison, avait été moins fatigué, n'avait accepté ce commandement.

» Le 20, à quatre heures et demie du matin, le général de Wrède, ayant réuni ses troupes, composées des 19^e, 37^e et 124^e régiments d'infanterie française, du 2^e régiment suisse, du 7^e de cuirassiers et de la brigade de cavalerie de Corbineau, marcha à la rencontre des divisions de Finlande. Ces troupes étaient sur trois colonnes : celle de gauche avec le général Amey, composée du 2^e régiment suisse, du 124^e de ligne et de trois escadrons, se dirigeant par la route de Roudnia, était destinée à tourner la droite de l'ennemi ; celle du centre, formée des 19^e et 37^e de ligne, de la brigade de cavalerie Corbineau, moins les trois escadrons cités plus haut, du 7^e de cuirassiers, avec quinze pièces de canon, ayant M. de Wrède à sa tête, se dirigeait sur la route de Bononia ; celle de droite, composée des cadres de la brigade bavaroise du baron de Ströhl, de trente chevau-légers et trois pièces de canon, devait longer la rive gauche de la Duina jusqu'à l'embouchure de l'Ouchatsch.

» La colonne du centre aperçut bientôt les troupes de l'ennemi, et les joignit au moment où elles commençaient à s'ébranler pour se porter sur Polotsk, dans les défilés où leur chef avait commis la faute de les arrêter la veille, et de les tenir dans l'inaction toute la nuit pendant l'attaque de Wittgenstein, malgré la canonnade et la fusillade continues qu'il avait dû voir ou

pour le moins entendre très distinctement. Steingell essaya aussitôt une attaque contre le général de Wrède, qui de son côté y répondit par une charge vigoureuse à la baïonnette. Les bois dans lesquel ce combat avait lieu, ne permettant pas aux Russes de se déployer et de profiter de leur supériorité, le nombre dut céder à la bravoure ; ils furent culbutés et forcés de rétrograder jusque sur l'Ouchatsch, et ils essuyèrent, avant d'y être parvenus, des pertes si considérables qu'ils en furent ébranlés, et ne purent ensuite tenir sur cette position, malgré l'appui d'une artillerie formidable et bien placée. Steingell n'eut que le temps de remettre un peu d'ordre dans ses rangs pour pouvoir continuer une retraite rendue indispensable par l'échec qu'il venait d'essuyer de la part d'un corps de troupes inférieur au sien de plus de moitié, et qui dès le commencement de l'affaire lui avait enlevé 1,800 hommes et une vingtaine d'officiers.

» De l'Ouchatsch, le comte de Steingell se retira dans le meilleur ordre qu'il put en arrière de la Disna, où M. de Wittgenstein, qui avait pour ainsi dire vu l'attaque et sa retraite précipitée, lui avait envoyé en toute hâte la division Sazonof, forte d'environ 12,000 hommes, ce qui équivalait à peu près à l'effectif des 2^e et 6^e corps réunis. Ce mouvement, qu'il aurait été facile de deviner si on ne l'avait pas aperçu des hauteurs en arrière de Polotsk, empêcha de faire poursuivre davantage le corps de Finlande et de l'attaquer le lendemain dans sa position de Disna, avant son passage de la Duina.

» M. de Wrède reçut en conséquence l'ordre de s'établir avec les Bavarois et la brigade Corbineau sur l'Ouchatsch, et de renvoyer à leurs divisions respectives les troupes qui en avaient été tirées pour cette opération dans la journée et dans la nuit précédentes¹. »

Après ce qui venait de se passer sur la Duna, de prompts secours eussent été nécessaires à St-Cyr qui avait fait d'énormes pertes², et il avait cru, un moment, pouvoir espérer ces secours, notamment de la 7^e division du 10^e corps, qui occupait depuis si longtemps et si paisiblement le camp retranché de Dunabourg.

¹ Mémoires cités, III, pages 150-179.

² « Tous ces combats, dit Fièffé (II, 299) coûtèrent des flots de sang aux Hollandais, grenadiers de la garde impériale, à ceux des 123^e, 124^e et 126^e de ligne, du 33^e léger, du 14^e régiment de cuirassiers, aux Croates, au 1^{er} régiment suisse, qui fut presque entièrement détruit, ainsi qu'au 3^e régiment de la même nation, aux lanciers polonais, enfin aux Brémois du 128^e de ligne et au régiment d'Ilyrie. »

Mais il dut bientôt renoncer à cette illusion et penser à se replier sur la Grande-armée, dans la direction de l'Oula, où il pourrait en outre être rejoint par le 9^e corps d'armée s'acheminant de Smolensk à cette jonction. C'est ce que St-Cyr, dès le 20 octobre, se mit en mesure d'effectuer avec la prévoyance et l'habileté qui lui étaient familières, malgré la douleur que lui faisait éprouver sa blessure.

Mais avant de suivre le 2^e corps aux nouveaux combats que cette marche va occasionner jusqu'au-delà de la fameuse Bérézina, nous devons recueillir quelques particularités des journées des 17-19 octobre sur nos compatriotes, d'après les récits des officiers suisses, acteurs et témoins oculaires précédemment cités.

L'adjudant-major Bégos, du 2^e régiment, rapporte ce qui suit :

L'affaire fut chaude dès les premières heures de la matinée. Le feu de l'infanterie et de l'artillerie russes portait la mort dans nos rangs. Notre colonel comprit que l'attaque à la baïonnette était le moyen le plus prompt et le plus énergique pour reprendre l'avantage. Il ordonna de battre la charge. J'étais à la tête de l'un de nos bataillons ; nous marchions droit à l'ennemi avec une impétuosité telle que nous reprîmes sur lui tout l'avantage qu'il paraissait avoir eu quelques instants auparavant.

Les Russes ne soutenaient point alors une charge à la baïonnette. Ils avaient l'air surpris et décontenancés de ces combats corps à corps, où l'adresse et la force corporelles jouent le premier rôle. Re foulés à plusieurs centaines de pas en arrière, nous nous étions mis de nouveau en ordre de bataille, lorsque je m'aperçus que le porte-drapeau avait été blessé et chancelait sous le poids de notre aigle. Je m'en emparai, et cherchai mon frère pour la lui remettre, car je le savais homme à faire son devoir ; mais quel fut mon étonnement, quand je vis arriver à moi le capitaine Muller, avec lequel j'avais eu ce duel quelques jours auparavant : « Donnez, capitaine, donnez ! me dit-il, je vous prouverai que je ne suis pas ce que vous avez pensé et que je sais faire mon devoir. » Il s'empara alors de l'aigle que je voulais remettre à mon frère, et l'élevant avec transport, il dépassa le régiment d'une cinquantaine de pas, en s'écriant avec force : « En avant, le deuxième ! » Le régiment ne reconnut pas l'ordre de son chef, et le capitaine Muller, avec sa taille athlétique, devint un point de mire pour les Russes. Il tomba pour ne plus se relever. Je sentis ma responsabilité : c'était moi qui lui avais remis l'aigle. Par un acte de courage inutile, elle allait tomber entre les mains des Russes, qui au feu, reprenaient l'avantage qu'ils perdaient à l'arme blanche. Les balles pleuvaient de tous côtés ; je me décidai à gagner, en rampant

T'endroit où l'infortuné capitaine venait de tomber. Je fus assez heureux pour l'atteindre. J'entendais le siffllement des balles et des boulets, qui se croisaient au-dessus de ma tête ; mais, n'importe, il s'agissait de l'honneur du régiment. Le moment le plus difficile pour moi fut celui où je dus dégager l'étendard de dessous le cadavre du capitaine. Ce colosse couvrait le drapeau de toute sa pesanteur et je ne pouvais pas me lever pour le soulever. Toujours à genou, je dégageai la hampe de dessous le corps de notre brave et imprudent camarade, et je revins dans la même attitude au milieu des nôtres. Ce fut une satisfaction générale pour tous ceux qui avaient assisté à cet incident, dont le récit m'a pris plus de temps que je n'en mis à exécuter la chose....

Après une lutte désespérée, que le 1^{er} régiment suisse soutint avec nous sur la droite, nous reçumes l'ordre de nous retirer et de rentrer à Polotsk....

Les Russes, pendant tout le temps que nous fûmes aux avant-postes devant Polotsk, usèrent de toutes sortes de ruses pour enlever nos compagnies ou nos bataillons. C'est ainsi que, le jour de la bataille du 18, ils firent avancer un très beau régiment de cavalerie, imitant les fanfares françaises, lequel pénétra, sans coup férir, au milieu des derniers bataillons de notre brigade, enlevant des compagnies de Croates, qui n'avaient pas encore compris cette nouvelle manière de faire la guerre. Quand ce régiment s'approcha de nous, il portait le costume des lanciers bavarois.

Plusieurs de nos officiers ne se doutaient de rien, lorsque je reconnus le piège qui nous était tendu. Je m'écriai, en m'adressant à notre lieutenant-colonel : « Ce sont des Russes. » Nous nous apprêtâmes à les recevoir ; mais ils n'attendirent pas notre dernière démonstration, et ils tournèrent bride.

La bataille de Polotsk coûta cher à notre régiment. Après avoir quitté cette ville, je fis l'appel le lendemain. Un vide effrayant s'était fait dans nos rangs : trente-sept officiers n'y répondirent pas ; ils étaient tous blessés ou tués. Environ six cents sous-officiers et soldats restés sur le champ de bataille, témoignaient assez des pertes cruelles que nous venions de subir.

Polotsk fut brûlé. Nous eûmes le temps d'emporter nos munitions, des vivres en abondance et surtout d'emmener un parc de bœufs magnifiques.

Le général Merle mit à l'ordre du jour notre conduite devant Polotsk, et nous accusa seulement d'avoir eu un peu trop de bravoure et d'entrain¹.

¹ Souvenirs cités, pages 89-94.

Le capitaine Rösselet, du 1^{er} régiment, raconte les mêmes évènements en ces termes :

Le 17, le régiment, étant aux avant-postes, avait eu avec l'avant-garde du comte Wittgenstein un engagement sérieux, qui commença à la tombée de la nuit et dura à peu près deux heures. Le dernier choc fut terrible et les deux partis finirent par se mêler et se battre à l'arme blanche. Enfin, on se retira de part et d'autre avec beaucoup de pertes et sans aucun succès. Outre le brave capitaine Gilly, de Lucerne, le capitaine Druey, de Faoug (Vaud) reçut une blessure et en mourut ; les lieutenants Pfander, de Belp (Berne) et Hunziger, de Bâle, furent également atteints. On regretta les deux capitaines et l'on perdit beaucoup de sous-officiers et de soldats.

Quoique comptant dès ce jour aux grenadiers, je pris part à la bataille à la tête de ma compagnie de voltigeurs, qu'il me coûtait de quitter.

La bataille du 18 s'engagea donc entre dix et onze heures du matin, où les Russes commencèrent à déboucher par la grande forêt du côté de La Chapelle, qui masquait leurs mouvements. Ils placèrent leur grosse artillerie et leurs chasseurs sur la ligne. Les tirailleurs russes et les voltigeurs de notre régiment commencèrent le combat. Les derniers firent bonne contenance, en conservant leur position et leur ligne de bataille jusque vers les trois heures, moment où les Russes sortirent en masse de la forêt et déployèrent leurs nombreuses et fortes colonnes.

Alors nos voltigeurs forment la colonne d'attaque et opèrent un changement de direction à gauche, en faisant place aux grenadiers du régiment qui se mettent aussi en colonne d'attaque.

L'attaque est générale. Les Russes sont occupés sur tous les points par les divisions françaises et les Bavarois, commandés par le général comte de Wrède. Si l'attaque fut impétueuse, je puis dire que la résistance fut opiniâtre. Le régiment se déploie, fait des feux de peloton, marche en avant, fait halte, recommence un feu de file, qu'il cesse pour faire demi-tour et se retirer au pas ordinaire. Il s'arrête encore, fait face en tête, recommence le feu, se retire de nouveau, fait encore volte-face et finit par un feu de file presqu'à bout portant. Ce feu bien nourri éclaircit les rangs des Russes et les force d'opérer une retraite mémentanée.

Dans cet intervalle, notre régiment et le 2^e suisse s'élançent avec ardeur au-devant des colonnes ennemis, qui reviennent à la charge. On croise la baïonnette, et la mêlée qui s'ensuit est aussi sanglante que prompte. Les colonnes culbutées se replient de nouveau et reviennent avec plus de force, car elles sont contenues et soutenues par leur cavalerie qui se trouve en seconde ligne. Les Russes s'avancent avec leur milice en masse, ce qui fait que tous nos coups portent, et si ce n'est pas au premier rang, c'est au deuxième, etc. Nos

deux régiments, ne pouvant soutenir longtemps un choc aussi impétueux, reçoivent l'ordre d'opérer leur retraite, ce qu'ils font à l'admiration des deux armées, au pas ordinaire et sans perdre leur bonne contenance.

Tandis qu'ils exécutent ce mouvement par échelons, ils sont chargés par la cavalerie. Ils n'ont que le temps de former les colonnes d'attaque, font volte-face et chargent à leur tour cette cavalerie; ils la refoulent en désordre et avec de grandes pertes sur son infanterie. C'est dans cette affaire que les voltigeurs de notre régiment ont à lutter à coups de fusil et de baïonnette avec le régiment des chevaliers-gardes, qui a pu s'en rappeler.

Le 4^e suisse et le 3^e croate composaient, comme l'a vu, la première brigade de notre division et se trouvaient sur notre gauche. Ils font aussi d'admirables efforts dans leur attaque et leur défense.

Dans la charge des chevaliers-gardes, je reçois en moins d'une demi-heure deux coups de feu, le premier à la partie supérieure du bras gauche, près de l'épaule; l'autre dans le gras de la jambe gauche. Comme je ne puis pas repasser la Polota, le général Merle m'envoie son aide-de-camp, qui me prend en croupe.

J'ai mon lieutenant Kobelt tué, ainsi que deux sous-officiers, trois caporaux, dix voltigeurs, sans compter dix-sept blessés grièvement.

Cette bataille, digne de mémoire, ne finit qu'une heure après le coucher du soleil, et de même que le combat de la veille, elle a fait honneur à tous les Suisses qui y prirent part. Faire leur éloge, c'est dire qu'ils ont tous payé de leurs personnes, qu'ils ont été admirés par le maréchal, l'armée et l'ennemi lui-même. On a entendu dire:

— Diable, comme ils y vont! Ils manœuvrent, en combattant, comme à une parade.

D'ailleurs, l'histoire en a parlé, puis le tableau des tués et des blessés est là pour le démontrer.

Encore un fait que je ne veux pas omettre. Le capitaine Gross fit prisonnier dans cette affaire un capitaine russe, qui, lui ayant déjà remis son épée, vit venir les siens à son secours et se révolta contre lui. Une lutte s'engage entre ces deux hommes, qui, à peu près de même force, se prennent corps à corps. Le capitaine Gross, ne voulant pas se servir de son épée contre son adversaire, en devient presque la victime. Cependant il emmène le Russe, malgré sa vive résistance. Un boulet tue sept grenadiers et blesse grièvement ce capitaine.

Dans cette bataille, le chef de bataillon Dulliker de Lucerne, le capitaine Boisot de Lausanne, les lieutenants Kobelt de St-Gall et Lombardet d'Orbe, furent tués; les capitaines de Camarès, Bezencenet, Pingoud et moi, l'adjudant-major Müllener, les lieutenants Gerber, Probst, Penasse, Tschientzchy, les sous-lieutenants Zellweger, Schweizer et Fürst, Castelberg, Geiger, Dittlinger, blessés; Uffleger

fait prisonnier. La perte en sous-officiers et soldats put s'évaluer en proportion de celle en officiers et fut considérable dans tous les grades ; car les journées des 17 et 18 réduisirent notre effectif de près de la moitié.

Je ne crois pas que jamais champ de bataille ait été plus jonché de morts et de blessés.

Le lieutenant Zimmerli, du 4^e régiment, dit qu'on ne dormit pas à ses avant-postes de Cotiani pendant la nuit du 16 au 17 octobre, vu qu'on attendait une attaque. Elle eut lieu le 17 au matin, mais on y était prêt. Après l'avoir repoussée, la troupe se mit en retraite par la forêt sur Polotsk ; après avoir marché toute la nuit du 17 au 18, elle arriva le matin à la tête du pont en amont de Polotsk, puis, toujours en combattant, à Polotsk même à 3 heures après-midi. « Derrière les remparts qu'occupait ma compagnie, se trouvaient un grand bâtiment et une église servant de magasins, qui furent criblés de boulets russes et où nous dûmes rester bloqués environ une heure et demie ; après quoi, nous fûmes appelés, à notre grande joie, à repousser une attaque contre un des redans. Vers 4 heures après-midi, les deux corps russes de Iachwill et de Sozanof s'avançèrent contre les redoutes bavaroises ; mais les Suisses et les Croates de la division Merle repoussèrent les colonnes assaillantes et engagèrent contre elles, contrairement aux ordres supérieurs, un vif combat qui se maintint jusqu'à la nuit. » (Erlebnisse, p. 20-23.)

Le capitaine de Schaller, du 4^e régiment, officier d'ordonnance du général Merle, fait la narration ci-après, qui forme un utile complément du rapport précité du maréchal St-Cyr :

L'hiver arrivait à grands pas. La situation devenait très grave. St-Cyr sentit la nécessité de concentrer ses troupes pour faire face à toutes les éventualités et sortir le mieux possible de l'impasse dans laquelle il se trouvait. Le 15 octobre il était prêt ; le 16 et le 17, l'ennemi s'était simultanément avancé sur Polotsk, Steingell sur la rive gauche de la Duina, Wittgenstein en demi-cercle au nord de la place. Il y eut dans ces jours plusieurs combats d'avant-poste auxquels nos Suisses prirent une part glorieuse, le bataillon Weltner à Kosciany, le bataillon de grenadiers Gilly au cimetière de Rostna (qui y fut tué). Le 18, une bataille générale était devenue inévitable, l'armée reçut l'ordre de se mettre en grande tenue. De Wrède avec une partie de ses Bavarois fut envoyé à la rencontre de Steingell et occupa solidement le défilé de Sedlitché. Les divisions Legrand et Maison furent chargées de défendre les redoutes établies au nord et à l'est de la ville. Notre division reçut la mission d'occuper les posi-

tions de la Polota et de son embouchure dans la Duina. Il faisait encore nuit close, lorsque le canon se fit entendre sur toute la ligne, et les Russes débouchèrent de toutes parts des forêts voisines en poussant de grands cris. Ils cherchèrent à prendre la ville à revers, mais les redoutes étaient défendues avec une ténacité qui leur fit perdre beaucoup de monde.

Le corps d'armée du prince lachwill n'entra en ligne que vers 4 heures du soir et alors l'attaque commença aussi de notre côté. Le général Merle, posté au centre de nos positions, avait ordonné de défendre les redoutes construites sur les bords de la Polota, mais de ne pas sortir des lignes qui étaient très fortes.

Malheureusement, nos troupes, impatientées du rôle passif qu'elles jouaient depuis le matin, se laissèrent entraîner par leur ardeur. La brigade Candras, formée des 1^{er} et 2^e régiments suisses et du 3^e croate, se précipite au-devant de l'ennemi qui s'avancait en poussant de formidables hurrahs. Le général m'envoie auprès de Candras pour lui donner l'ordre de la retraite. J'arrive bride abattue au milieu d'une grêle de balles, mais il était trop tard. Déjà la mêlée était devenue terrible et nos troupes formées en carré avaient peine à lutter contre l'infanterie et la cavalerie russes qui chargeaient avec fureur. Je saluai en passant mon frère Pierre, qui commandait un feu de salve, et je rejoignis le général Merle. Celui-ci était fort contrarié de la marche des événements, car la brigade engagée gênait le feu de la place et il n'avait pas assez de monde disponible pour aller à son secours. Je portai l'ordre aux 3^e et 4^e régiments suisses de prendre position sur les remparts, afin de couvrir la retraite de nos héroïques soldats, qui laissaient près de 1,200 hommes sur le champ de bataille.

Lorsque les débris des trois régiments engagés furent arrivés dans les ravins de la Polota, Merle put enfin les couvrir du feu de son infanterie et de son artillerie qui foudroyait les Russes à bout portant, tandis que les batteries de Wrède, placées sur la rive gauche de la Duina, les prenaient en écharpe. Le désordre se mit dans leurs rangs et nos deux régiments de réserve, tournant leurs positions, les forcèrent à la retraite.

On avait été brave de part et d'autre et l'on convint d'un armistice de quelques heures pour enlever les morts et soigner les blessés. Le maréchal Gouvion St-Cyr, blessé lui-même, profita de ce moment de répit pour expédier ses longues files d'ambulances, ses convois de vivres, ses bagages, tous les impédimentas de l'armée sur la route d'Uszacz. Il renforça de Wrède au moyen d'un régiment de chaque division, placé sous les ordres du général Amey, et nous passâmes la nuit sous les armes. Le brouillard était devenu intense et l'on ne pouvait discerner les mouvements de l'ennemi. On entendait par contre un roulement ininterrompu de caissons et le bruit vague de

50,000 hommes en marche. Le 19, à 3 heures du soir, une première attaque eut lieu contre nos positions. Elle fut bravement repoussée par d'Affry, qui écrasa une colonne russe sur le pont de la Polota et en fit un carnage effroyable. La nuit venue, le maréchal fit défiler en silence ses 140 pièces d'artillerie, ainsi que les divisions Legrand et Maison.

La division Merle resta seule pour couvrir la retraite. Les soldats de Legrand, ne voulant pas laisser tomber aux mains des Russes leurs objets de campement, mirent le feu aux baraques. Ce fut le signal de l'attaque générale. Soixante pièces de gros calibre ouvrirent un feu d'enfer sur la ville qui, bâtie en bois, fut bientôt en flammes. Le régiment d'Affry resta le dernier dans la place, défendant le pont de la Polota aussi longtemps qu'il le put. Il disputa ensuite pied à pied les rues en cendres et put enfin concentrer ses forces sur l'un des ponts de la Duina. Il ne quitta sa position périlleuse que lorsque l'armée tout entière eut défilé, laissant un seul canon hors d'usage à l'ennemi. J'avais perdu dans l'incendie de la ville mon bagage avec tout mon linge et mes vêtements de rechange. Le lieutenant Uffleger seul demeura prisonnier des Russes et il fut conduit à Arkangel. Le colonel Fleury, commandant d'un régiment croate, fut tué dans la mêlée. Pendant 7 heures de nuit, nous avions arrêté tout une armée et nous étions de nouveau en marche, à l'entrée de l'hiver, mais nous ne prenions point la route de France.

Après ces preuves manifestes de la brave conduite de nos troupes à cette bataille de Polotzk, revenons maintenant à la marche sur l'Oula ordonnée par le maréchal St-Cyr, qui s'efforçait de soigner son commandement en chef en même temps que sa blessure.

Le 21 au soir, l'armée, après avoir laissé une arrière-garde sur l'Ouchatsch, devait se reformer, la droite à la Duna en arrière de Tourovlia près Zapolé, le centre à Ghomel, la gauche à Voronetsch.

Cette position fut conservée le 22 octobre, Wittgenstein n'ayant point encore franchi la Duna, ni Steingell l'Onchatsch.

Le 24 octobre, les 2^e et 6^e corps gardèrent à peu près les mêmes positions ; mais le soir la division Merle, avec une brigade de cuirassiers, alla occuper la route de Kamen près Sverbiatchin, et la division Maison le bourg de Zabolotsch avec le reste des cuirassiers.

Les 25 et 26, les divisions Legrand et Merle se réunirent à Kamen, tandis que Wrède s'était replié excentriquement et comme

pour son seul compte sur Pouichna et Gloubokoe, après avoir perdu de nombreux et précieux bagages et en gardant avec lui, malgré les ordres supérieurs, la brigade de cavalerie Corbineau.

Le 27 octobre, le 2^e corps se repliant sur l'Oula, atteignit Tschachniki le 28, et, le 30, Smoliany où se fit le même jour la jonction avec le duc de Bellune.

Les événements importants qui vont suivre nous conduiront au célèbre passage de la Bérézina, trop connu pour que nous en donnions ici un nouvel historique, après ceux de Jomini, de Sé-gur, de Thiers.

Pour ce qui a trait aux opérations d'ensemble, ainsi qu'aux divers projets de Napoléon, tous frappés au coin du génie, avant de se décider à franchir la Bérézina, près Borisow, en face des troupes de Tchitchakof qui venaient de s'y installer, et pour les préparatifs du passage et le passage même, nous ne pouvons que nous en référer aux magnifiques pages de Thiers ; mais nous devons d'autant plus déplorer la grave et inexplicable lacune qui dépare son récit des meurtrières luttes de la rive droite, où il ne parle que des divisions Legrand et Maison du 2^e corps, en laissant sous complet silence l'action de la division Merle et de ses troupes suisses, qui ne fut cependant point inférieure, en résultats comme en sacrifices, à celle des autres corps engagés, comme on le verra plus loin.

Quant à la part que les Suisses prirent à cette mémorable affaire, ainsi qu'à la retraite après le passage, nous croyons préférable de nous en référer au récit d'un acteur suisse, et nous ne le pouvons mieux que par un nouvel emprunt à la plume sûre et sincère du capitaine de Schaller, en nous permettant d'ajouter à son récit, comme aux précédents, quelques notes et compléments.

Affaires de la Bérézina les 26, 27, 28 novembre 1812.

Nous étions alors en force pour reprendre l'offensive et vaincre l'armée russe, dit le capitaine Schaller, alors attaché à l'état-major général, comme aide-de-camp du général Merle, qui avait dû prendre, sur le refus de Legrand, le commandement en chef provisoire. Nos braves soldats étaient pleins d'ardeur. Le 29 déjà, nous avions eu un combat glorieux à Tchasniki et nous avions capturé un magasin russe, où nous trouvâmes de bonnes chaussures et des vêtements

pour le reste de la campagne. J'eus pour ma part une pelisse d'officier, qui remplaça mon manteau usé par plusieurs mois de marches et de bivouacs. Le 30 octobre, Victor, duc de Bellune, appuyé sur l'Oula et sur Tchasniki, fut attaqué par Iachwill et Steinghel. Legrand soutint avantageusement le combat, mais notre cavalerie était en retard et le maréchal donna l'ordre de la retraite sur Senno. Nous laissions échapper une victoire certaine et Wittgenstein n'osa point inquiéter notre marche, mais le soldat était mécontent. Nous traversions un pays plat, humide, coupé d'étangs et marécageux ; nous manquions de vivres et les nuits de 16 heures devenaient glaciales. Les Croates seuls, qui marchaient devant nous, se tiraient admirablement d'affaire et chaque soir leur bivouac était garni du produit de leur maraude.

Le 4 novembre, la neige tomba pour la première fois et le 5, le sol en était couvert. Le thermomètre était descendu par un vent âpre et pénétrant à —12 degrés. La marche devenait de plus en plus difficile. Obéissant aux ordres réitérés de l'empereur, Victor s'était enfin décidé à attaquer les Russes. Avec le 9^e corps, il culbuta, le 12 novembre, leur avant-garde et s'empara de Smoliany. Oudinot, qui avait repris le commandement du 2^e corps, allait entrer en ligne, mais il était subordonné par ancienneté au duc de Bellunc. Celui-ci lui intima l'ordre de battre en retraite. Le reste de la journée se passa donc en une canonnade stérile, pendant laquelle les boulets russes pleuvaient sur le groupe des officiers d'état-major, que l'on reconnaissait de loin à leurs manteaux bleus et à leurs chapeaux retapés. A la suite de cette affaire, la mésintelligence fut complète entre les deux maréchaux. Oudinot reçut heureusement un ordre direct de l'empereur, le chargeant d'occuper pour son compte la ligne de Klopeniczi à Bobr. C'est alors que le colonel d'Affry, dont le régiment était réduit à 230 combattants, obtint l'autorisation de se retirer sur les derrières de l'armée ; il me proposa de le suivre en qualité d'adjudant. Mon devoir me retenait auprès du général Merle, qui était plein de bienveillance à mon égard, et je laissai à un autre la faveur de se retirer avant la fin de la campagne.

Le 13, nous passâmes la Lukolm sous le feu des Russes ; le 15, le thermomètre descendit à —21 degrés, nous arrivâmes à Czereia, le 16 à Mieleskowiczi, le 17 à Krasnogura. Les 18 et 19, il y eut dégel et nous dûmes marcher dans une neige fondue et boueuse, qui achevait de détruire les chaussures de nos soldats. Les Russes étaient entrés à Witepsk ; l'armée de l'amiral Tchitchakoff, nouvellement entrée en campagne, menaçait nos derrières à Slonim¹ et la grande

¹ A cette occasion, le général Marbot prétend que l'arrivée de Tchitchakoff sur la Bérézina fut tout simplement le fait d'une trahison de la part du prince de Schwartzenberg. « Napoléon, dit-il (Mémoires III, p. 167-70), avait tropcompté sur la bonne foi des ministres et des généraux de son

armée, en retraite depuis Moscou, était suivie de près par l'armée de Kutuzoff. Nous allions donc être cernés sur les bords de la Bérézina par trois armées russes, dont l'une composée de troupes excellentes, que la conclusion de la paix avec la Turquie venait de rendre disponible. Il ne nous restait plus qu'à compter sur le génie de Napoléon, qui venait d'arriver à Orsza. Il nous donna l'ordre de rejoindre la division Dombrowski à Borisow, afin de nous assurer cette tête de pont sur la Bérézina. Le 20, nous quittâmes Krasnogura pour arriver le 21 à Bobr et le 22 devant Borisow, tombé la veille au pouvoir des Russes, malgré la résistance de Dombrowski. Pendant ces trois jours de marche, nous nous trouvâmes pour la première fois en contact avec les débris de l'armée de Moscou. Les troupes d'Oudinot et de Victor avaient, malgré leurs longues marches, leurs bivouacs de quatre mois et leur privations, conservé une attitude mâle et fière. La discipline était sévère depuis notre départ de Polotsk et les soldats pleins d'enthousiasme. Nos pensions trouver un renfort dans nos camarades de la grande armée, car on nous avait soigneusement laissé ignorer ses désastres. Quel fut donc notre étonnement en voyant ce troupeau d'êtres humains marchant pèle-mêle, un bissac sur les épaules, un long bâton à la main, couverts de guenilles, fourmillant de vermine, et livrés à toutes les horreurs de la faim. Ces malheureux, minés par la fièvre, noircis par la fumée des bivouacs, les yeux caves et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et inculte, nous inspiraient la plus profonde pitié. Alors seulement nous comprîmes que nos deux corps d'armée devaient à eux seuls contenir les trois armées russes et sauver la fortune de l'empereur. Loin de nous effrayer, cette pensée nous remplit d'un courage inébranlable et fit de tous nos hommes des héros !

Oudinot rallie les 1500 hommes qui restaient à Dombrowski ; le 42, il est attaqué par la division russe Pahlen II. Après un brillant combat à Lostnitza, notre corps d'armée coupe trois régiments de chasseurs russes, culbute l'ennemi et entre victorieux à Borisow, pèle-mêle avec les fuyards ; mais le pont était détruit et nous n'étions pas en force pour le rétablir sous le feu de toute une armée. Pendant ce temps, l'empereur était arrivé à Lostnitza et il put prendre ses dispositions pour le passage de la rivière. Par un hasard providentiel, le général Corbineau (qui avait abandonné le général Wrède avec ses Bavarois près Gloubokoe) avec 700 chevaux, serré de près par le détachement russe de Czernicheff, avait découvert un gué praticable.

beau-père l'empereur d'Autriche, en leur confiant le soin de couvrir l'aile droite de la Grande-armée. En vain le général de Ségur cherche à pallier les torts du gouvernement autrichien et du prince Schwartzzenberg, commandant de ses armées : il y eut trahison flagrante de leur part, et l'histoire flétrira leur conduite ! L'histoire n'a point confirmé cette malveillante exagération. Voir entr'autres Thiers, livre 45^e, pages 328-29 de l'édition de Bruxelles.

en dessous de Studianka. La Bérézina, noire et fangeuse, charriaît par suite du dégel de gros glaçons, mais enfin on pouvait y passer avec la cavalerie et y dresser des ponts de chevalets. Aussitôt les dispositions furent prises en conséquence. Notre corps d'armée, profitant de l'obscurité de la nuit, fit une démonstration devant Borizoff et descendit en silence la rive droite de la rivière. Aubry nous précédait avec l'artillerie. Les généraux Eblé, Chasseloup et Jomini, escortés par Corbineau, se rendirent en toute hâte à Studianka avec le corps des pontonniers. Pendant ce temps, Victor contenait à Ratulizi le corps de Wittgenstein. Napoléon, avec la garde et le reste de ses troupes disponibles, faisait des démonstrations autour de Borisow, et plus en aval ; il sacrifiait les canons, les chariots, tous les attelages inutiles de l'armée et passait la nuit à Staroï-Borisow, dans la maison du prince Ratziwyl.

Le 25 novembre au soir, nous arrivâmes à Studianka, mais les ponts étaient loin d'être achevés : la rivière avait alors 5 à 6 pieds de profondeur sur une largeur de 50 toises. Les chevalets étaient trop courts ; il fallut tout recommencer. Heureusement le gel était revenu et en peu d'heures les fondrières et les étangs bourbeux des deux rives se couvrirent d'une glace épaisse, assez forte pour résister au poids de l'artillerie. Nous avions en face de nous un corps russe dont on ignorait la force. C'était l'arrière-garde de Tschaplitz qui, trompé comme l'amiral par les fausses démonstrations de Borizoff, n'attacha aucune importance à notre arrivée. Il nous était défendu de faire du feu et de tirer un coup de fusil pour ne pas donner l'alarme à l'ennemi. Nous avions donc le loisir de nous livrer à des sombres réflexions.

Nos quatre régiments suisses étaient réduits à 1200 hommes. Castella, blessé à Polotsk, était rentré en Allemagne, remettant à son beau-frère de Seedorf, âgé de 28 ans seulement, mais chéri des soldats, le commandement de son régiment. Le chef de bataillon Im Thurn commandait les débris du 4^e; Weltner de Soleure le 3^e et Zingg de Lucerne le 1^{er}. Le maréchal Oudinot reçut un décret de l'empereur, daté le 22, d'Orsza, conférant 34 croix de la Légion d'honneur aux officiers et soldats suisses qui s'étaient distingués aux affaires de Polotsk¹ et l'on attendit l'arrivée de Napoléon pour en faire la distribution aux officiers présents. J'avais l'honneur de me trouver de ce nombre, ainsi que le capitaine Chollet de Grolley, le lieutenant Monney de Fribourg et le commandant Von der Weid de Seedorf.

Le 26, avant 7 heures du matin, l'empereur arriva enfin à Studianka avec le prince Eugène, Ney, Mortier, Rapp, Berthier et Caulaincourt.

¹ M. le conseiller d'Etat de Schaller tient ce renseignement des archives de la Légion d'honneur. C'est bien la meilleure réponse aux accusations injustes du général Marbot.

laincourt. Un silence profond l'accueillit. Il s'informa auprès d'Oudinot et de Murat des dispositions prises et parut fort impatienté des retards apportés à l'achèvement des ponts. Une maison de Studianka à moitié démolie, fut incendiée et nous nous chauffâmes avec l'état-major à ce feu improvisé.

L'empereur était vêtu d'une pelisse verte à brandebourgs dorés, d'un bonnet de peau de martre et de bottes fourrées. Il avait comme tout le monde des démangeaisons, car nous étions couverts de vermine, et je n'étais pas fâché de voir que lui aussi souffrait comme nous. Il n'ouvrit pas la bouche, si ce n'est au moment où l'aide-de-camp du général Eblé vint lui dire que les pontonniers, dans l'eau depuis 15 heures, étaient exténués et qu'il fallait les relever. C'était deux heures du matin. Il répondit d'un ton bref : « Dites-leur qu'il fautachever les ponts : il y va du salut de l'armée. » Les ponts furentachevés, et à la pointe du jour les derniers soldats russes, rappelés par Tchitschakoff, quittaient la position de Zavniky, où ils auraient pu nous disputer le passage de la Bérésina. Aussitôt Jaqueminot, aide-de-camp d'Oudinot, passa la rivière en radeaux avec 400 chasseurs et occupa la rive gauche sans coup férir. 150 pièces d'artillerie prirent position sur la rive droite et, vers 1 heure, l'armée commença à défiler.

Notre corps passa le premier sous les yeux de Napoléon qui, cette fois, paraissait radieux¹. Nos soldats poussaient le cri de : Vive l'empereur ! et celui-ci saluant le général Merle lui dit :

¹ En tête du 2^e corps passèrent les brigades de cavalerie, puis les divisions Legrand et Maison, enfin les Suisses et les Croates de la division Merle, suivis de deux pièces de canon, tous dans le meilleur ordre. — A l'occasion de ce passage, les Mémoires Marbot prétendent que la Bérésina n'est pas plus large que la rue Royale à Paris (III, 195). Nous ne connaissons pas cette largeur ; mais nous savons que la Bérésina, qui se divise souvent en plusieurs bras, a en outre des bords fangeux, et que les deux ponts construits par les héroïques pontonniers du général Eblé comptaient chacun 23 chevalets, ce qui suppose une longueur d'environ 150 pas au moins. — Deux pages plus loin, les mêmes Mémoires rapportent le piquant incident ci-après : « Non seulement tous nos chevaux traversèrent cette rivière facilement, mais nos cantinières la franchirent avec leurs charrettes, ce qui me fit penser qu'il serait possible, après avoir dételé plusieurs des nombreux chariots qui suivaient l'armée, de les fixer dans la rivière les uns à la suite des autres, afin de former divers passages pour les fantassins, ce qui faciliterait infiniment l'écoulement des masses d'hommes isolés qui, le lendemain, se presseraient à l'entrée des ponts. Cette idée me parut si heureuse que, bien que mouillé jusqu'à la ceinture, je repassai le gué pour la communiquer aux généraux de l'état-major impérial. Mon projet fut trouvé bon, mais personne ne bougea pour aller en parler à l'empereur. Enfin le général Lauriston, l'un de ses aides-de-camp, me dit : « Je vous charge de faire exécuter cette passerelle dont vous venez d'expliquer si bien l'utilité ».

Un peu confus de cette réponse très juste — car à la Bérésina on avait besoin de pontonniers et d'engins d'ajustage plus que de charrettes et de bons avis — le colonel Marbot, après une réplique peu hiérarchique, se remit à l'eau et rejoignit son régiment, qu'il eût mieux fait de ne pas quitter dans un tel moment, semble-t-il.

— Etes-vous content des Suisses ?
 — Oui, sire, Votre Majesté en sera satisfaite.
 — Je le sais, répondit Napoléon. Ce sont de braves soldats.

Nous prîmes immédiatement position dans la forêt de Brillova, à cheval sur la route de Borisow à Zembin et nous allumâmes quelques feux sur la neige pour passer la nuit, ces nuits interminables et froides qui faisaient tant de victimes. Tschaplitz, reconnaissant trop tard son erreur, s'était arrêté à Stakow, demandant des renforts. De notre côté, nous étions appuyés par la cavalerie de Doumerc et de Corbineau, la division Claparède et la garde qui s'établit à Brill, sur la route de Zembin. Nos chariots ayant été sacrifiés à Borizoff, nous n'avions plus ni vivres, ni effets, absolument rien que ce que nous portions sur le corps et quelques sacs de mauvaise farine à distribuer aux hommes. Le 27 au matin, nous nous attendions à livrer une grande bataille ; mais la journée se passa en combats de tirailleurs dans la forêt, car Tschaplitz n'avait pas encore reçu les nouvelles troupes sur lesquelles il comptait. Napoléon profita de ce sursis pour faire défiler son artillerie, ainsi que les trainards de l'armée de Moscou, au nombre de 60,000 au moins, débris des corps de Davoust, prince Eugène, Ney, Murat, Junot, etc. La neige tombait à gros flocons et nous étions à quinze pas des Russes ; aussi nous dûmes rester debout toute la nuit du 27 au 28 pour prévenir une surprise. J'avais un bout de chandelle dans ma poche ; j'en fis une soupe, que je partageai avec mon frère Pierre. Celui-ci venait d'être nommé capitaine, et je ne l'avais jamais trouvé aussi content, mais, hélas ! c'était la dernière fois que nous devions nous voir. Il disparut le lendemain dans la mêlée et nous n'en eûmes plus jamais de nouvelles !

Le 28, à la pointe du jour, les canons se font entendre sur les deux rives de la Bérézina et nos Suisses allemands entonnent un chant d'adieu qui fait une grande impression sur les soldats¹. Les officiers se serrent la main et jurent de combattre jusqu'au dernier homme, sans s'occuper des blessés ; puis commence une lutte héroïque où nous étions un contre dix. Nous avions en face de nous 35,000 Russes, et parmi eux d'excellents tireurs. Oudinot, blessé à l'aïne dès le matin, est remplacé par Ney. Les généraux Albert, Amey, Dom-browski, Claparède, Kosikowski sont aussi blessés. Candras est tué. Nos meilleurs officiers éprouvent le même sort. Le chef de bataillon Blattmann est tué dans la mêlée. Nos rangs s'éclaircissent et l'ennemi se dérobe dans l'épaisseur de la forêt. De toutes parts, on de-

¹ L'hymne patriotique

*Unser Leben gleicht der Reise
Eines Wanders in der Nacht*

chœur mené par le lieutenant Legler et le commandant Blattmann du 1^{er} régiment.

mande l'ordre d'attaquer à la baïonnette. En ce moment, Doumerc s'élance avec 600 chevaux, défile sur l'aile gauche de notre division, s'engage dans une clairière et fait prisonniers trois bataillons russes, qui déposent leurs armes entre nos mains. Nous les expédions sur les derrières de l'armée ; nos soldats les dépouillent pour se nourrir et je n'en entends plus parler. Le combat devenait de plus en plus vif et nous avions peine à n'être pas débordés. Nous commençons, en outre, à manquer de cartouches et le porte-aigle du 4^e régiment allait se replier sur la garde, lorsque je parviens à l'arrêter. Le général Merle m'envoie porter l'ordre à nos troupes de charger à la baïonnette et de faire battre la charge¹. Déjà le 1^{er} et le 2^e régiment étaient ébranlés (sous les ordres des adjudants-majors Donatz et Bé-gos ; le 3^e suit sous l'adjudant-major Hartmann). Je me mets à la tête du 4^e, réduit à 200 hommes, et nous nous précipitons en rangs serrés sur les Russes, qui sont obligés de se rallier à quelques centaines de pas en arrière, mais nous revenons à la charge et sept fois de suite nous maintenons la position qui nous est confiée et l'honneur du nom suisse.

Dans cette lutte héroïque, nous perdimes un grand nombre d'officiers et de soldats. Von der Weid fut frappé à mort et transporté par les lieutenants Monney et Buman ; Weltner eut une jambe emportée par un boulet ; le commandant Zingg, les deux Weber, de Tavel, furent blessés. Le sol était jonché d'uniformes rouges et nous fûmes relevés par la légion de la Vistule, mais je restai auprès de Merle. Il demeura à son poste jusqu'à la nuit, malgré le feu de l'artillerie russe qui abattait les arbres de la forêt. « Braves Suisses, dit-il en passant devant le campement de nos hommes, vous méritez tous la croix de la Légion d'honneur. »

L'empereur, auquel il fut fait rapport verbal de leur belle conduite, accorda sur le champ de bataille même 62 décosations pour nos quatre régiments². Cette nuit-là, je me contentai pour toute nourriture de quelque grains de café crû que je trouvai dans ma poche. Je couchai sur la neige et le lendemain il n'y avait plus d'armée. La campagne était terminée. Pour nous aussi, la retraite allait commencer³.

¹ Le sous-officier Barbey, envoyé sur la droite pour chercher des munitions, avait été tué dans le trajet ; le même sort avait atteint le sergent Scherznecker. Pourtant les caisses de cartouches finirent par arriver pendant le combat. Au premier moment de la charge, le tambour Kundert, de Glaris, s'élançant en avant, reçoit une balle dans la tête. Le capitaine Rey de Lausanne, prend sa caisse et bat la charge.

² Par suite de la dissolution de l'armée et des lacunes des états de situation et des pertes, ce décret resta longtemps sans exécution régulière. Mais bon nombre d'officiers purent s'en prévaloir et reçurent leur croix, notamment le capitaine Byrde, les lieutenants de Salis, de Sprecher, A. Bundy, Louis Buman, Amiet.

³ Souvenirs cités, p. 54-60.

Retraite de Russie.

Pendant les combats des 27 et 28 sur la rive droite, le 9^e corps avait vaillamment combattu sur la rive gauche et finalement franchi la rivière dans la nuit du 28 au 29, après quoi, la retraite s'opéra immédiatement sur Zembin dans la direction de Wilna. Le 29, à 9 $\frac{1}{2}$ heures du matin, les ponts de la Bérézina avaient été détruits, laissant aux mains des Russes des milliers de prisonniers qui n'avaient pas su ou voulu atteindre la rive droite, plus la division Partounaux, capturée (moins un bataillon) après une meurtrière lutte.

Retraçons les principaux traits de cette retraite, en ce qui concerne surtout les Suisses, toujours au moyen des deux ouvrages Schaller.

Le 29 au matin, avant de lever le camp, sous une arrière-garde commandée par le général Maison, qui réunit 1500 hommes¹, il fut donné lecture d'un ordre du jour du maréchal Ney, félicitant les officiers et soldats du 2^e corps de leur belle conduite dans les combats qui venaient de sauver l'armée. Puis l'officier payeur du 4^e régiment, ne voulant pas abandonner sa caisse aux Russes, pria les officiers suisses présents de se partager les espèces. Je reçus pour ma part, dit Schaller, 2 à 300 fr. en écus de 6 livres, qui ne firent qu'alourdir ma marche pendant la retraite. Mon cheval, n'ayant rien mangé depuis quatre jours, périt dans la nuit, et sa chair encore chaude, rôtie au feu du bivouac, avait apaisé ma faim. Je suivis le torrent d'hommes qui s'était engagé sur la chaussée étroite de Borizoff à Zembin mais nous ne pouvions avancer que lentement, en culbutant les cavaliers, les traîneaux et les piétons qui obstruaient la route ; c'était, en effet, un long défilé de 900 toises, entrecoupé de nombreux ponts en bois et traversant une forêt dans laquelle serpentait la Gaina. Sans le gel des jours précédents, nous n'aurions jamais pu traverser ces terrains fangeux. Nous avions devant nous les débris de l'armée de Moscou, qui avaient défilé pendant les combats du 27 et du 28, et les équipages de l'empereur, ainsi que la garde impériale qui avait quitté dans la nuit sa position de Brill. Nous marchions pêle-mêle avec les soldats du 2^e corps et de quelques divisions polonaises, encore noircis par les combats de Stakow et Zawniski. Bientôt nous fûmes rejoints par les combattants du 9^e corps et par les trainards

¹ Le général Maison, ayant demandé où étaient les Suisses, put à peine retenir son émotion en voyant une poignée de soldats, derniers débris des quatre beaux régiments qui avaient passé le Niémen.

de l'armée de Moscou. C'était un désordre sans nom, la cohue de la foule sortant du spectacle à la suite d'une panique. En vain, le général Maison essaya-t-il de rallier quelques baïonnettes et de former une arrière-garde. Ce fut ce jour-là chose impossible. La neige qui tombait avec violence vint encore augmenter la confusion. Heureusement, la destruction des ponts de la Bérézina avait retardé la marche de Wittgenstein. Le général Eblé mit à son tour le feu aux ponts de la Gaïna et de la chaussée de Zembin, en sorte que le corps de Tschaplitz fut arrêté plus d'un jour et le gros des forces de Tchitchakoff dut attendre sa jonction avec les corps de Wittgenstein et de Kutuzoff, qui étaient fort en retard, pour continuer la poursuite de l'armée française. Ce fut notre salut. A Zembin, je rencontrais le général Legrand qui tenait avec son mouchoir une large blessure d'où s'échappaient ses intestins. « Voyez, Schaller, ces gredins de Russes m'ont mis dans un bel état. Je ne puis plus monter à cheval et mes grenadiers me portent à bras. » Je fus bien surpris de le retrouver quelques années plus tard à un bal des Tuilleries. A Kamen nous vîmes des fourgons de la maison de l'empereur abandonnés sur la place et je pus remplir ma gourde d'une excellente eau-de-vie. Je rejoignis sur la route le maréchal Oudinot, qui venait de soutenir un vrai combat contre les cosaques. Il était suivi de quelques troupes allemandes, avec lesquelles nous entrâmes, le 30 novembre, à Pleschnizki. Le maréchal Ney, avec sa rare énergie, parvint à grouper 1900 hommes, parmi lesquels plusieurs autres officiers suisses, Donatz, Im Thurn, Louis et Nicolas de Buman et François de Chollet¹. Avec quelques pièces d'artillerie, nous attendîmes de pied ferme le corps de Tschaplitz, qui était parvenu à nous rejoindre, et nous lui livrâmes un combat meurtrier, qui le força de se replier sur ses réserves.

Cependant le froid était devenu plus intense, —18 degrés R^e. La nuit était claire et, malgré la fatigue, je continuai la marche. A Male-doczno, je rejoignis un détachement de grenadiers de la garde. Les uns cuisaient du pain dans un four de campagne, les autres dépeçaient un porc. Affamé, je me précipite vers eux, les suppliant de m'accorder une petite part du produit de leur maraude. Pour un écu offert avec insistance, j'obtins un petit morceau de lard crû et, pour

¹ Bon nombre d'officiers suisses avaient dû rester en arrière avec quelques fidèles soldats pour les soigner. Le commandant Weltner, amputé d'une jambe, fut transféré le même soir dans une chaumière, qui fut incendiée et il pérît dans les flammes. Le commandant Von der Weid de Seedorf, accompagné des officiers Tschudy et Hopf, blessés comme lui, fut transféré dans la grange de Trassibow, où il ne tarda pas à succomber à sa blessure. Les lieutenants Hermann, F.-P. Weber, Germann, Grangier, Fehr, de Wille, Perret, Florian de Planta, officier d'un régiment français, et d'autres encore tombèrent entre les mains des Russes et moururent de leurs blessures. (Schaller, Histoire citée, p. 170.)

un nouvel écu, un morceau de pain chaud. Jamais je ne trouvai un repas meilleur, mais je dus me cacher pour le dévorer, car d'autres malheureux, aussi affamés que moi, m'auraient arraché le pain de la bouche. Le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas, j'étais à Smorgoni, le thermomètre était descendu à -30° R^e et nous ne trouvions pas un abri pour y passer la nuit. Toutes les maisons étaient désertes et en partie démolies pour alimenter les feux de bivouac de ceux qui nous précédaient. Je marchais comme un automate à travers une immense plaine ; mais bientôt le froid, la fièvre, la dysenterie, les privations de tous genres me rendirent incapable de continuer ma route. A défaut de traîneau, je pris un cheval d'officier de cuirassiers, abandonné dans une clairière, et me livrant à l'instinct de cette pauvre bête, je m'endormis, malgré le froid intense qui me pénétrait de toutes part et les glaçons qui couvraient ma barbe et mon visage. Lorsque je me réveillai au bout de quelques heures, j'étais à la porte d'une grande ferme lithuanienne, à quelques verstes de Wilna. « Ayez confiance, dit l'hôte hospitalier, nous vous ramènerons sur la route que vous avez quittée hier soir. » Je le remerciai et fis signe que j'avais encore une chemise et des bas de rechange dans mon bonnet à poil. Je n'avais pu changer de linge depuis Borizoff. Une fois habillé, je pris une soupe à la farine et je sommeillai pendant quelques heures. Le maître de la maison me réveilla, ajoutant qu'il avait préparé son traîneau, parce qu'on annonçait l'approche de l'armée russe. Je remerciai cordialement ces braves gens et je me laissai conduire par le fils de mon sauveur jusqu'à deux verstes de Wilna. Le Lithuanien non seulement ne voulut rien recevoir, mais encore il avait placé dans mes poches un pain et un flacon d'eau-de-vie de grain.

(A suivre.)

Société fédérale de Sous-Officiers. *(Suite)*¹

Fête centrale de Hérisau en 1892.

C. Artillerie de position.

Sujet du concours : Quelles sont les différentes sortes de tir, comment et où en fait-elle usage, et quels sont pour cela les moyens à sa disposition ?

Un seul travail est parvenu au Jury. Celui-ci lui a décerné une mention honorable et l'a apprécié comme suit :

N^o 31. *Sich selbst zur Ehr*

Dem Vaterland zur Wehr.

(1 cahier de 8 pages grand in-4^o en allemand).

Auteur : Rud. Keller, sergent canonnier.

Section de Toggenbourg.

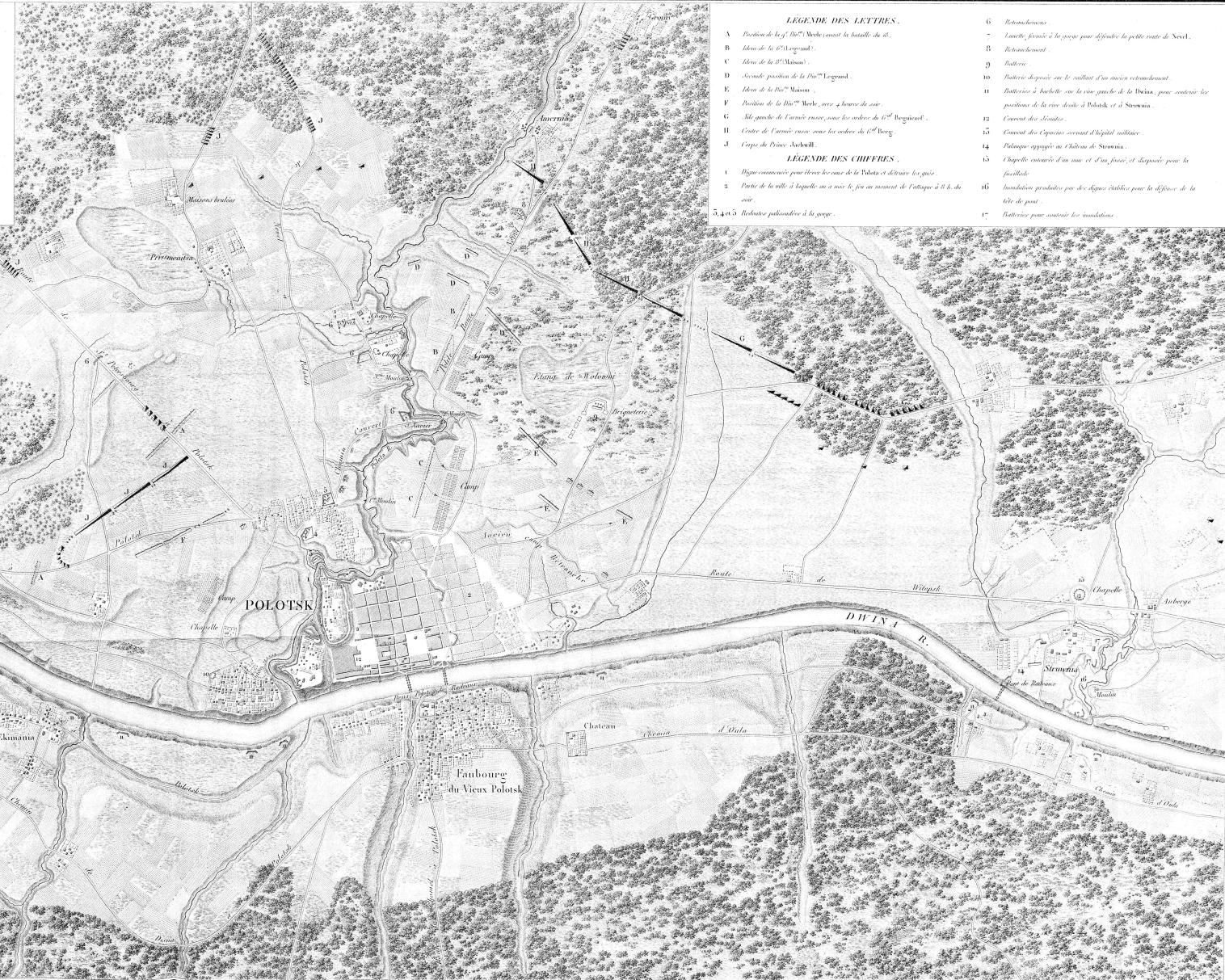
PLAN DE POLOTSK

ET DE SES ENVIRONS,

Pour servir à l'intelligence des affaires
des 18, 19 et 20 Octobre 1812, des 2^e et 6^e Corps.

Sous les Ordres

DU MARÉCHAL GOUVION S' CYR.



Echelle en Mètres (1:25000).

10000 Mètres.

Imprimerie Bourgeaud, Cité-Derrière, 26, à Lausanne.

Echelle en Toises (1:25000).

10000 Toises.